



L'île des anamorphoses

version de Pascal Titeux

Orphée dans l'île Samos

Journal et lettres, trouvés dans un voilier vide dérivant en mer Égée.

Paris

« Il se peut que votre idée trouve un public, avait dit l'éditeur, mais il faut épurer votre style. Sujet, verbe, complément. Deux adjectifs à la page, et jamais dans la même phrase, la rumeur éphémère des épithètes emboîtées m'effraie. Mais le coup du roman qui est dans les lettres qui sont dans la nouvelle, c'est très bien. Ah, la composition en abyme ! Vous n'imaginez pas le nombre de gens qui croient que c'est original. À chaque génération, on repart à zéro. Ce doit être une sorte de rite d'initiation, alors passez-le, comme tout le monde. Pour le reste, gardez vos personnages et les détails de votre histoire, ils en valent d'autres. Mais je vous donne un schéma :

En ce temps-là, Héros... Verbe, complément.

Brutalement, Cléo... Verbe, *plus jamais*.

Il voulut mourir. Un jour, pourtant... Sujet, verbe.

Le chemin serait... Attributs (sauf : montant, sablonneux, malaisé).

Lentement, il se leva et... Sujet, verbe, complément.

Voilà, votre intrigue est plantée. »

Orphée n'était plus sûr de vouloir. Pourtant, il avait passé le stade du silence postal : il était là, chez un éditeur qui lui disait que son bouquin, c'était de la merde, mais qui l'avait quand même fait venir. Il y avait donc une base, un potentiel, une idée. Là, c'était celle de tout narrer à la troisième personne. Depuis des siècles qu'on raconte des histoires au seul mammifère qui aime ça, il était temps d'y songer. L'éditeur était donc

1

vraiment intéressé, et sa dureté n'était que pédagogique. Cela ne rendait pas l'enseignement plus agréable, d'autant qu'Orphée en sortait, de l'enseignement, avec la nausée qu'engendre toute traversée dont on n'est pas le pilote. Nulle terre n'avait été au bout du voyage, car dans l'océan d'ennui de l'Université, les phares d'hier s'étaient éteints, remplacés comme ailleurs par le Positionnement Satellite. Il n'avait pas voulu entrer dans une de ces constellations qui gravitent autour d'un politicien du savoir. Alors, y aurait-il un média pour s'intéresser à lui ? Orphée en



doutait : sa vie s'était construite hors du monde de la Pensée, et plus encore de la pensée du « Monde ».

Mais le défi l'amusa. *Sujet, verbe, complément*. Se souvenant de ses études, il savait qu'en fait c'était déjà trop, et que la vraie pureté, littérateurs et logiciens pour une fois réunis, c'était sujet-prédicat. Mais il se garda de le dire : son interlocuteur le savait sans doute aussi, et l'entente est toujours meilleure lorsque chacun peut se croire légèrement plus fin que l'autre. Ils se quittèrent donc bons amis, tous deux emplis du contentement de soi qui donne de la chaleur aux alliances de rencontre.

Dans le métro du retour, Orphée se remit au travail. Il ne suffit pas de noter, à la troisième personne, tout ce qui vous arrive, devrait vous arriver, vous est presque arrivé, ne vous arrivera plus. Il faut aussi écrire en même temps l'histoire de quelqu'un d'autre (comme si c'était possible !). Jouons le jeu, se dit Orphée. *Sujet*, donc, était, euh, quoi ? Disons malheureux : ceux qui le sont se reconnaissent, et ceux qui ne le sont pas ont plaisir à s'immerger un peu dans la mouise, du moment que c'est sans risque.

Évidemment, Orphée savait dès le départ qu'un jour, Sujet serait consolé de Cléo, à moins qu'à nouveau réunis par une divine machinerie, ils n'atteignent ensemble l'Absolu – ce détail n'était pas encore tranché. Mais comment empêcher le lecteur de sauter lui aussi directement page 238 ? La Quête, bien sûr, dans l'intervalle. On disait que c'était usé mais tout le monde continuait à utiliser le procédé millénaire ; il suffisait de le camoufler mieux. Un Antinoüs de banlieue plutôt qu'une belle Hélène, un colonel argentin pour incarner le Mal, l'incertaine remontée des brumes de l'ecstasy pour tenir lieu d'épreuves chevaleresques, et un concert à Bercy en guise de couronnement. Le tout sous l'œil du Che bien sûr : pas de succès sans offrande aux Dieux.

Orphée aurait su le faire ; il allait s'y mettre quand sa vie bascula. Il n'avait plus chez lui les lettres du génial cinglé, mais d'autres les cherchaient toujours, et la roquette RPG qui entra dans sa cuisine encore éclairée, tandis qu'allongé dans sa chambre il réfléchissait dans le noir, ne lui aurait laissé aucune chance s'il s'était trouvé là. Mais seule la cafetière était sur la table. Ça évita au jeune auteur la réécriture de sa vie dans le style police scientifique, mais le souffle l'assomma tout de même.

Trois heures plus tard, les deux flics de la brigade anti-terroriste lui firent plus peur que l'explosion, par leur insistance à répéter qu'il était vraiment visé, comme le confirmait l'enquête de voisinage : Eh oui mon petit monsieur, avant-hier quelqu'un a demandé à quel étage vous logiez. Orphée ne se voyait pas d'ennemis, pas à ce point répondit-il,



songeant aux quelques pauvres adversaires que la vie aujourd'hui parvient tout juste à offrir, même aux meilleurs. Les policiers ne le crurent pas, mais pour eux aussi il était trop tôt pour comprendre.

Il essaya de se remémorer la journée. Après l'éditeur, quoi ? Ah oui, avant de partir, l'attachée de presse. Jolie fille. Et amusante image, l'attachée, mmh... Mais je me laisse aller, se dit-il. Idée à mettre quand même en réserve, il paraît que le SM se vend bien ces temps-ci.

« Il faut donner de l'épaisseur à vos personnages, avait en effet dit la belle attachée. Pour le personnage principal, un défaut physique, ou une petite perversion, ça le rendra sympathique. Pour les autres, faites au mieux : inceste non digéré, crime enfoui dans le passé (la période 40-44 est une vraie mine, vous ne serez pas le premier à piocher mais il y a de la matière), cannabis en fleur dans le poumon, toujours à la mode, ou le Sida, très romantique, c'est le camélia de maintenant. Et bien sûr, pulsion de mort, surtout pendant l'amour. » Le B-A-ba, quoi.

C'est sans doute nécessaire, se dit Orphée. Mais quel ennui. Je voulais seulement écrire. Ce sera pour plus tard ; l'urgence, c'est de se mettre à l'abri. Mais où ? Les hôtels, ça ne cache personne, et les amis, ce n'est pas secret. J'y suis : le bateau, personne ne le connaît. Il faut dire que je ne m'en vante pas. Un bateau qui reste au port quarante-huit semaines par an, c'est ringard. Mais il ne faut pas prendre la voiture pour y aller, une fois garée ce serait un vrai panneau indicateur. Après le TGV, ce sera donc le car à partir de Nîmes.

En tout cas, vite, à la banque. Récupérer aussi les lettres du mort. C'était un accident, avait dit la radio. Tu parles ! On se tue constamment tout seul à vélo, hors saison au petit matin dans une station balnéaire déserte. Un accident, on vous dit. Le matin c'était une nouvelle, le soir on n'en parlait plus. Les consignes, sans doute : l'écrivain n'était guère en cour. L'épithète de Radio-Flan était presque un aveu : « *Unanimement encensé à ses débuts, pour son engagement autant que pour son œuvre, Jacques-Erwann Leffol avait progressivement abandonné sa ligne politique initiale, dans une sorte de dérive solipsiste qui, éloignant de lui ses anciens amis, l'avait laissé seul et rongé par une amertume qui a sans doute précipité sa fin.* »

Hop, expédié, on peut revenir à l'insignifiant : « *Sans attendre, notre correspondant Ange Gorgonsoli, au débotté depuis l'île du même nom. Trois villas explosées, pas encore de revendication, les milieux informés pensent que, une enquête vient de, une*



cellule de soutien psychologique va être, le Ministre de l'Intérieur se rendra, blabla. C'était Ange Gorgonsoli, France Gris Frécouentza Taaarta pour Flan Info. »

Comme tous les jours, l'incantation régionale et putassière avait fait sourire Orphée : rien de plus drôle que l'obséquiosité, surtout quand elle sue la peur au point de soigner l'accent tonique. Mais c'était un sourire d'hiver, semblable au soleil de Janvier sur une plage de galets encombrée de bois mort ; pas de quoi lever la mélancolie d'un départ, surtout aussi vite glissé sous le tapis.

Nîmes.

C'est une de ces gares où les trains sont au premier étage et le salon en bas, comme dans une maison close, mais sans le piano. Le car attendait devant, la modernité pneumatique de sa porte ne le sauvant pas de la déréliction qui poursuit le pire de tous les moyens de transport. Même neufs, ils semblent en ruine dès qu'ils s'ébranlent, dans la toux grasse du Diesel et l'arthrose des ressorts de sièges. Comme d'habitude, ce fut le meilleur rapport durée-prix de la catégorie boîte à roulettes : pour cinquante kilomètres, c'est plus long qu'une séance de cinéma, moins cher, et sans la queue forcée sur le trottoir pour faire croire que c'est très demandé.

Orphée eut le temps de classer sa correspondance avec Jacques-Erwan. Elle était assez ancienne car le fuyard était allé voir l'écrivain, déjà insupportable mais toujours fascinant, après une lecture de « L'évangile du Dandy ». À mythomane, mytho et demi : pour être reçu, il s'était fait passer pour un journaliste, sachant qu'un peu de vanité accompagne toujours le génie. Mais une fois accueilli, il avait tout de suite avoué le mensonge, car il savait aussi qu'on ment mal plus d'une minute, et que la franchise est le plus tordu des bons calculs.

Il jouait sur du velours, Jacques-Erwan aimant l'audace et respectant ses frères en esbroufe. Ç'avait d'ailleurs été la source de ses malheurs, dont le moindre n'était pas d'être tombé dans l'animation télé. Il s'en était racheté à sa façon, se cherchant tous les ennemis possibles, et en trouvant assez pour redevenir utile. Mais certains étaient puissants, et les juges donc à leur service, punissant les révélations comme illicites tout en les sachant vraies. Journal et fortune de Jacques-Erwan y étaient passés. C'était de cela que parlaient les lettres, oraisons funèbres à la liberté d'écrire. Il y avait des noms, des faits, des dates, « tous ces prétendus secrets de la politique dont on ne ferait point de



mystère s'ils étaient bons à savoir », comme l'écrivait Rousseau. Tue-t-on pour cela ? Orphée se répondit tout seul : des Atrides jusqu'à Marylin, on sait bien que oui.

Le Grau du Roi

Le bateau était assez petit pour être mal placé, loin des commerces, du parking et des toilettes : anonymat garanti. Pour une fois, Orphée fut content de payer ça dix fois plus cher que ça ne vaut tout en étant considéré comme une merde. On ne verrait même pas qu'il était là, ce qui lui laissait le temps de préparer le vrai départ. Peut-être était-ce en effet le moment de réaliser un rêve, voyage mythique vers l'Égée, sorte d'Odyssée à l'envers, d'où sortirait peut-être le livre lui aussi rêvé.

À la troisième personne, puisque c'était cela qu'il fallait garder. On y parlerait de Jacques-Erwan autant que d'Orphée et de son héros pas encore nommé. Deux fantômes et un ego, voilà en effet trois personnes ; bien joué, mais qui est la troisième ? Le mort, le vivant, le virtuel ? Orphée ne trouvait pas de nom pour l'être imaginaire. Chaque soir, penché sur la table du carré, il griffonnait et raturait à parts égales, dans une sorte de sur-place parfaitement accordé au clapotis des bateaux qui dorment. Une semaine suffit heureusement pour vérifier l'accastillage, acheter les cartes, emplir les coffres et tripler la réserve d'eau à grand renfort de bouteilles molles. Il était temps d'appareiller.

Nulle part en mer

J zéro. Dix milles plein Sud, puis cap au 120° pour deux bonnes journées ; ça devrait nous mettre devant Bonifacio, pour y refaire les pleins.

J + 3. Premiers phares en milieu de nuit, et ce matin Bonifacio droit devant ! Bien vu mon grand, tu n'as pas trop perdu la main. Tiens, voilà que je me tutoie. Incohérence à ne pas reproduire, plus personne n'y comprendrait rien.

5

J + 5 Reparti. Eau douce à bloc, mangé frais, tout va bien. Sauf l'écriture ; à défaut, relu la première lettre de Jacques-Erwann, en espérant y trouver stimulation.

Mon cher Orphée,

Le 7/9

Au fait, d'où vous vient ce prénom ? Laissez-moi vagabonder, et ne répondez pas : D'une mère vous rêvant musicien, d'un père vous souhaitant païen, et qui s'entendirent



pour avoir les deux. Leur vœu est presque réalisé : votre lyre de prosateur n'est pas dépourvue d'harmonies rythmées, et quant à votre mécréance dyonisiaque, Nietzsche non plus ne vous eût pas renié comme fils.

Mais ce n'est pas de cela que je veux vous entretenir. Je vous l'ai déjà dit, je crains pour ma vie, et plus encore pour la survie des secrets dont j'ai de mes mains d'aveugle mesuré à tâtons la noirceur. Revenez me voir, j'ai quelque chose à vous confier. Il s'agit de mes notes sur quelques turpitudes d'État. Vous savez, ces vilénies dont il est d'usage de dire : « l'Histoire jugera ». Mais l'Histoire ne juge que ce qu'on lui laisse voir, et elle ne voit pas mieux de loin que de près. De mon seul œil vivant et déjà presque éteint, j'en ai vu plus que tout le journalisme d'investigation de mon époque. C'est dire où nous en serons dans vingt ans. Parce que, sans vouloir vous vexer, ceux de votre génération sont encore moins courageux que les soixante-huitards. Avez-vous remarqué qu'on ne dit jamais « soixante-huitôt » ? C'est que tout cela est bien fini. À vous voir très vite, votre jour sera le mien.

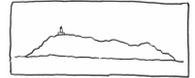
J.-E. L.

L'entrevue avait été brève, et le paquet n'était pas gros : même pour le plus vrai des pamphlets, les preuves tiennent en quelques feuilles. Tout l'art est d'en tirer le vent de colère qui balaie l'infâme et renverse les statues. Mais mon truc, se dit mélancoliquement Orphée, c'est la musique plutôt que la tempête ; le prénom, sans doute. Jacques-Erwann avait tout deviné.

Tiens, pourquoi ne pas combiner sa vie, la mienne, et celle de mon héros ? Lui aussi serait menacé, et détenteur de secrets. Pas ceux de Jacques-Erwann, il est trop tard. Il faut trouver plus accrocheur. Le terrorisme, puisque je viens de le côtoyer ? Voyons cela. Premier essai :

Trois spectateurs quittèrent le stade en catastrophe, juste avant l'explosion, par l'entrée des joueurs qu'ils savaient mal fermée. Dents serrées, sans un regard en direction de ceux dont la mort allait se repaître, car ils n'aimaient personne, se défiaient de la vie, du désir plus encore et se gardaient de compatir.

Pas mal, on dirait du Jean Raspail ; mais il faut avoir le souffle de continuer à ce rythme, et je suis déjà fatigué. La suite sera pour demain, la première phrase est de toute façon la plus longue à venir.



J + 6. Le deuxième paragraphe n'est jamais venu. Peut-être est-ce un signe : l'histoire d'Orphée, l'ancienne autant que la présente, n'est pas une épopée. À la fin, c'est un échec ; poétique, mais échec tout de même. C'est une allégorie de l'art : il survit aux vivants, c'est entendu ; mais de sa vie propre, sans réveiller les morts, même ceux qui l'ont inspiré. Ainsi en est-il des œuvres de Jacques-Erwann. Ne forçons pas la nature, et oublions les poursuites, les services secrets, les lance-grenades et le Kung-Fu : à chacun son monde, et les « lignes éditoriales » seront bien gardées, les vaches.

J + 8. Entrevu Marsala, au loin. Revenu au 120° pour longer la côte Sud, et quand elle disparaîtra, cap au 90° jusqu'à Malte et au-delà. Après, on avisera ; dans les îles, c'est à vue. Pour l'instant, le pilote automatique fait son boulot, c'est le moment de se remettre au travail. Les lettres de Jacques-E y aideront peut-être.

Cher ami,

Le 8/10

Maintenant que nos secrets sont en lieu sûr, parlons de littérature. De la vôtre bien sûr, la mienne n'est plus à naître. Vous ne m'avez encore rien dit de cette Cléo : fut-elle de chair, ou l'avez-vous seulement imaginée ? Dans votre histoire, son absence importe plus que son passage. C'est bien, mais ne laissez pas cela dominer votre texte : si la Femme n'est jamais si belle que lorsqu'elle est rêvée, il faut qu'au jour le jour (et plus encore à la page), elle ait des seins, des cuisses, des reins et du rouge à lèvres. Essayez, vous m'en direz des nouvelles. Voire des romans...

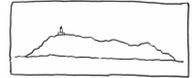
J-E. L.

Pauvre Orphée,

Le 9/11

Vous ne m'avez pas répondu sur Cléo ; je sais donc qu'elle fut réelle. Pardonnez-moi, je ne vous en parlerai plus. Mais suivez tout de même mon conseil, et donnez-lui des héritières dans le cœur de votre héros. Pas une, plusieurs ; ainsi la Reine ne sera pas détrônée. Vous lui rendrez même mieux honneur : comme je l'ai déjà écrit, il faut qu'il y ait beaucoup de monde pour que soudain, tournant la tête, on s'aperçoive que quelqu'un manque.

Que votre héros tourbillonne donc, comme en une fête qui se donnerait chez de nouveaux Finzi-Contini. Cela n'existe plus ? Réinventez-le. Du Champagne, des fous-rires de jeunes filles, des tailles ployées au creux de bras argentins ou russes, de vrais violons sous un kiosque, et on danse, pour ne rien fêter d'autre que soi-même.



De cette fête, vous et votre héros sortiriez tout étourdis, car bien sûr vous l'auriez remarquée, avec ses fossettes de petite fille, et le chignon de sa mère, qui même avant de se défaire à demi pour laisser quelques boucles folâtrer sur les joues, ne parvenait pas à gâcher le délicat triangle des pommettes et du menton. Elle vous aurait souri, deux fois, et le lendemain vous la retrouveriez dans Côme, arrêtée devant une vitrine où elle reconnaîtrait le reflet du cavalier d'un soir...

Dois-je continuer ? Ce serait être un bien indiscret chaperon.

La suite vous appartient, vous me la lirez un jour.

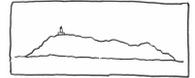
J-E. L.

J + 9. Merci Jacques-E. Mon héros m'échappe toujours, mais tu lui as, nous lui avons, trouvé une âme sœur de chapitres 2 à 4. Il ne reste plus qu'à continuer :

Elle se nommait Ariana, et venait de cette Serbie que l'Europe a vendue par appartements. Réfugiée d'une province perdue, elle remontait de l'enfer, sans qu'aucun Orphée ne l'en ait arrachée. Celui qu'elle venait de rencontrer, au lendemain d'une soirée chez les Smarriti, pouvait donc se retourner sur elle à loisir.

Elle parlait français avec la perceptible absence d'accent à quoi on reconnaît la *MittelEuropa* cultivée ; la bouche qui détaillait chaque mot avec une perfection inaccessible aux natifs, était soulignée d'un rouge très pâle, avec des reflets argentés, qui semblait dire : Je n'aime pas me maquiller, mais j'ai pensé à vous. Les yeux n'avaient eu besoin de rien, ou alors c'était encore plus réussi. D'un vert discrètement doré, ils étaient comme une étoile double, faisant à chaque homme le cadeau que la science-fiction ne lui laisse qu'imaginer : voir, d'une planète perdue dans la nuit, se lever un matin deux soleils.

Orphée en ressentait des frissons au bout des doigts ; qu'en faire, en pleine rue et aussi tôt dans la journée, sinon les sublimer dans l'écriture ? Un café près des embarcadères accueillit ceux qui n'étaient pas amants, et qui pourtant déjà échangeaient ce qu'une élégance perdue nommait jadis « les mines du lendemain ». La muse improvisée riait comme une soprano Vivaldienne des ratures et recommencements de son compagnon, qui de cette gaîté sans moquerie tirait un courage renouvelé, parfois même une inspiration dont longtemps après il tenta sans succès de retrouver les bribes.



Ariana est aujourd'hui seule à connaître ce brouillon, qu'elle reçut avec grâce en offrande, posant sur la feuille un baiser que le quai tout entier, des marins sur leur barque aux serveurs derrière le bar, rêva un instant de recevoir. Mais peut-être vaut-il mieux que ce texte se soit perdu, la passion étant souvent mal fagotée lorsque le temps de s'apprêter lui manque.

Ainsi enluminé, le café dura jusqu'à l'heure d'un dîner pour lequel il ne fut même pas besoin de changer de terrasse, et la suite fut ce que tout scénariste ne rédige même plus, se contentant d'un « etc. » qui laisse au metteur en scène le choix sans importance de son type d'érotisme. Car Ariana, que nul photographe de mode n'avait encore gâchée, aimait les écrivains, même virtuels. Orphée fut parfait dans ce rôle, comme il le fut plus tard dans celui de l'abandonné-sans-un-mot-mais-qui-ne-pleure-pas.

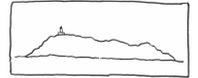
Fini pour aujourd'hui. C'est un bon début de chapitre 2, mais je n'ai toujours pas de chapitre 1, sinon sa fin – qui est de Jacques. Peut-être vaut-il mieux attendre, et ne le rédiger qu'en dernier. Poursuivons.

J + 10. Poursuivre était le bon mot : en littérature comme à la chasse, on ne rattrape pas toujours ce qu'on traque. C'est de ma faute. Dire aussi vite qu'un jour, Orphée et Ariana, ce serait fini, stérilise le chapitre, et l'auteur, en même temps que le couple. Il ne reste plus qu'à passer à la suite. Le chapitre cinq deviendra le troisième, voilà tout.

Cher ami,

Le 10/12

Vous-ai-je parlé de cette fille du Liban, dont je n'ai jamais su que le prénom ? La rencontre aurait pu n'être qu'un éclair –mais très lumineux, je regrette que vous n'ayez pas vu la nacre de son sourire, dans le cadre ovale des cheveux d'encre. Car je m'en méfiai d'abord, la sachant venue de cercles où je n'entrais plus, et que je considérais comme ceux d'un enfer aussi florentin que celui de Dante. Mais vous me connaissez : la beauté, lorsque je la reconnais, ne peut plus être pour qui que ce soit d'autre. Il me la fallut, et je ne l'aurais peut-être jamais remplacée si elle n'était repartie pour une Syrie tout à coup impérieuse. Je la pleure encore certains jours, en reprenant dans ce coffre, que maintes fois elle m'a vu ouvrir car pour elle je n'avais pas de secret, les quelques traces qui me restent de sa morsure d'ange. Deux ou trois choses que je sais d'elle,



dirait le cinéaste. Et pas plus. Ce mystère est bien sûr une part du charme, au sens magique et médiéval du mot.

Faites ce que vous voulez de l'idée, si elle vous inspire ; il me plairait que Myriam revive un instant par vous, si ce n'est par moi.

J-E. L.

J + 12. Vu ! Chapitre 3, donc :

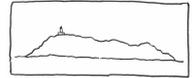
Nul ne savait rien d'elle, que son prénom. Nul ne savait non plus comment obtenir davantage. Et nul ne savait en regarder une autre, dès qu'apparaissait son visage. Les hommes de pouvoir mêmes en arrêtaient de penser, ce qui ne changeait rien à l'ordre des choses mais laissait stylo en l'air leurs secrétaires, devenues ainsi deux fois ennemies de Myriam, car inutiles en plus de rivales, et deux fois ignorées.

Comme la Cléopâtre de Sartorio, elle aurait pu chanter : « *Quando voglio*, d'un rire, quand je le veux, j'enchaîne qui me regarde, et d'un frisson de mon visage il n'est nul cœur qui ne s'enflamme. » Plus vrai encore était le premier couplet : face à l'éclat de son dédain, la force devenait soupir.

On la voyait dans les salons, on la voyait dans les ambassades, parfois même dans les rédactions, bref partout dans la République, toujours arrivée au bras d'une gloire à qui nul n'aurait eu l'inconvenance de demander un nom. Elle savait donc tout sur tout le monde, s'attachant de quelques confidences sans grande valeur les pisse-froid trop énarques à qui ses hanches de cobra n'auraient pas tout à fait suffi. Les assistantes de direction chuchotaient même, sur son passage, le mot d'agent secret. Agent ô combien dormant, car faisant du cadeau de ses nuits l'arme absolue dont rêvent tous les hommes d'ombre et donc d'État. Quant à connaître l'employeur, peut-être n'y en eut-il jamais. Des acheteurs seulement, sans doute.

10

J + 14. Laissé en plan mon chapitre 3. Le début, que j'avais cru malin, ne me plaît plus. J'y use de cette technique répétitive inventée pour entraîner la conviction des foules, mais cela manque de vigueur. Des anaphores molles, voilà ce que c'est. Tiens, cela me rappelle quelque chose, comme si c'était aussi l'anagramme, pas tout à fait complète, d'un titre perdu. Y était-il question d'amphores ? Je ne suis pas sûr. L'idée me vient peut-être de la Grèce. Après tant de jours à guetter l'horizon d'un pont qui roule et tangue, je pourrais être victime d'un effet de perspective.



Mais si j'en perds la vue, c'est sans recevoir en partage l'intuition de l'aveugle qui du bout des doigts lisait l'Univers comme une bibliothèque. Je sais encore jouer avec les mots, mais plus avec les personnes, qu'elles soient de verbe ou de chair. Elles étaient six, j'en ai perdu cinq. Orphée n'a pas eu la force de ressusciter Cléo, Jacques-Erwann vient de me lâcher, Ariana fait le tour des capitales de la mode pour vendre aux moutons son image de louve, et je ne saurai jamais la vérité sur Myriam.

J + 15. Le but approche pourtant, dont j'espère la résurrection des mots. Il sera temps, car dans cette mer saupoudrée d'îles dont la chaleur déforme l'image lointaine, crayon et carnet sont inutiles tant il faut veiller aux ferrys. Hier il y en a un qui m'a manqué de peu. Mais ne sombrons pas dans la paranoïa, quoiqu'être le confident de Jacques-Erwann y fasse tendre. Et tant qu'à être soupçonneux, soyons-le de manière utile : sa dernière lettre, ma dernière chance, datée du jour même de sa mort, contient peut-être la solution au problème du chapitre 1, et donc à toute la suite.

Cher ami,

Le 12 Janvier

Savez-vous que ce matin, en me levant, très tôt, j'ai trouvé mon coffre vide ? Tout ce qu'il contenait a disparu ; un peu d'argent, plaie non mortelle comme on dit mais néanmoins urticante, et des papiers semi-secrets. Semi, en ce qu'ils étaient gênants pour certains, mais de ma rédaction : mes prochains réquisitoires, sans leurs preuves cependant, comme vous le savez mieux que personne. Des leurres, donc. Il faut toujours en avoir à lâcher, comme un aérostat du lest par temps d'orage.

Je ris d'avance des étranglements bien rouges et des apoplexies chevrotantes que leur lecture inspirera aux commanditaires du larcin. Mais peut-être que les exécutants garderont pour eux l'essentiel, mettant de côté les pages les plus sanglantes en se souvenant du sort qui guette le messager lorsque les nouvelles sont trop désagréables. Voilà une censure qui pour une fois m'amuserait.

Et comme les seconds couteaux d'un jour sont souvent les maîtres du lendemain, ceux-là se croiront pourvus de munitions, ce qui pourrait accélérer le processus de remplacement des canailles. Par d'autres, certes, mais on ne choisit pas ses vengeurs ; on les regarde simplement faire. Ce petit plaisir caressé, je vais me détendre avec un peu de vélo. Mais prenez bien garde à vous, la bête rôde.

J-E. L.



Excellente attaque. Ce ne sera qu'un jeu de mettre tout cela à la troisième personne : « En se réveillant, Orphée... » Oui, mais qui parle alors ? À l'instant où je touche au graal narratif, c'est la main d'un autre qui tient ma plume, et depuis longtemps ce que j'écris de faussement objectif me vient d'un ego, et quel ego ; plus grand encore que le mien. Ce sont ses rêves de femmes que je dessine de mon crayon, ses haines qui m'accompagnent, sa vie que je prolonge dans ma fuite, et tout à coup je m'aperçois que ma première page est aussi sa dernière, et ne prend sens qu'à cette place.

J'aurais dû le prévoir : juste avant cette lettre, Jacques-Erwann m'avait adressé un billet où comme à son habitude il se citait lui-même, et il n'était pas anodin que ce fût tiré de son dernier ouvrage :

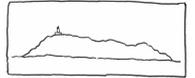
« Je n'aime que les commencements », écrivait Madame de Staël. La vie m'a fait corriger sa formule. Aujourd'hui, j'écrirais : « Je n'aime que les agonies, les rémissions. Seuls les ultimes sursauts m'importent. L'amour vrai n'est qu'un effet de la mémoire. » Ayez à l'esprit cette vérité, non pas tant éternelle que finale, car d'éternel il n'existe rien qui concerne les hommes. Et au moment de vous mettre à écrire, ayez donc de la mémoire. Le génie même en est le fils.

Un grand amour perdu, c'est comme un roman écrit par un aveugle. On ne peut revenir en arrière. C'est mon roman lui-même dont je ne peux relire les premières pages. Mon infirmité ressemble à la vie.

Écoutant l'aveugle pour renoncer à l'illusion de vivre deux fois, je ferme les yeux tandis que l'île fantasmée se lève doucement à l'horizon, floue d'abord et réduite à un trait, avant de grandir un peu puis se stabiliser, sans décoller de la mer, comme un soleil qui refuserait de sortir du cocon de l'aube, ou un enfant qui voudrait voir ce qu'est le monde, mais ne pas naître. Comme l'enfant, je ne suis pas sûr d'avoir la force de marcher seul, et j'ai comme ce soleil rétif perdu l'envie d'être jamais source d'un quelconque éclat.

Un jour, le soleil lui aussi sera tant empli du souvenir de la lumière qu'il s'arrêtera pour mieux en savourer la mémoire, sans plus tenter d'en écrire le roman.

Samos



J'ai fait le tour complet de l'île avant de jeter l'ancre dans une anse éloignée des douanes, sans arborer le pavillon d'entrée. J'y suis encore, un mois après, peut-être plus, j'ai cessé de noter les jours. À terre, les pêcheurs sont complices et malins à la fois : on a tout ce qu'on veut, d'un mot, d'un geste, avec le sourire et de petites attentions qui réchauffent. Comment alors ne pas payer cela son prix, et même un peu plus ? C'est la règle du jeu ; elle est plus vieille encore que le voyage, qui la fait renaître à l'infini. Sur cette terre qui effleure l'Orient sans se perdre dans sa folie, les dieux mêmes marchandèrent jadis avec les hommes, et ne craignaient pas de s'offrir en concurrence à leurs enchères. C'est ainsi que chaque jour je m'achète, pour bien peu, une miette des trésors de Poséïdon et un clin d'oeil d'Aphrodite.

Mais voilà vingt lignes où je ne parle que de moi. Pire encore, d'un moi qui serait presque heureux en n'écrivant plus rien. Bien sûr que tout est magnifique : les oliviers tortueux, les maisons blanchies de chaux, la vague qui se jette contre le rocher, pour devenir en mille gouttelettes un arc-en-ciel d'une seconde. Mais ce n'est pas de vacances, ni même de paix, que je rêvais. Nulle inspiration ne m'est venue, ni ne me viendra, de cette beauté dépourvue d'inquiétude. Aucune forme nouvelle non plus ; je suis déjà revenu à la première personne, et n'ai plus de héros ni de guide, si tant est qu'ils se soient un moment différenciés. Il était moi, j'étais devenu lui, nous ne sommes plus rien. Il est temps de tirer les amarres, et notre révérence. Ce soir je quitte l'île, je vous quitte, je nous quitte. Adieu. Ce soir, je tue « il ».